**À trente ans, on ne pense pas à cela. À trente ans, cela n'arrive pas.**

**Un beau projet**

Nous étions en 2015. Cela faisait cinq ans que j'étais mariée à Mathieu, mon premier amour. Nous vivions à Sélestat, fiers parents de deux magnifiques enfants. Anaé, notre aînée, avait alors quatre ans, et son petit frère, Adam, deux ans. Nos enfants étaient le ciment de notre couple, qui connaissait déjà ses hauts et ses bas. Conscients de la fragilité de notre relation, Mathieu et moi nourrissions l'espoir qu'un troisième enfant pourrait renforcer notre lien. C'était un beau projet, important à nos yeux.

C'est Mathieu qui, au détour d'un câlin, découvrit le premier cette grosseur dans mon sein droit. Inquiète, je ne pouvais que constater qu’il avait raison : une masse était bien palpable. Cependant, je me rassurais en pensant à mon rendez-vous imminent avec ma gynécologue pour le retrait de mon stérilet – notre projet de bébé étant à l’origine de cette visite.

Rapidement, je signalai cette anomalie à ma gynécologue. Elle se montra attentive et, après une palpation, trouva qu'il s'agissait probablement d'un banal kyste. "Nous allons vérifier tout cela, mais à votre

âge, un cancer est peu envisageable", me dit-elle en souriant. Je quittai son cabinet l'esprit léger et c'est avec cette même sérénité que je me rendis quelques jours plus tard chez le radiologue.

Mais la suite prit un tournant dramatique. Observant mes clichés, le radiologue m’annonça abruptement que cela n’avait rien de bénin. Son inquiétude était manifeste, si bien qu’il entreprit une ponction sans plus attendre, malgré l’heure tardive. Je revois encore la longue aiguille s'approchant de ma poitrine. Le radiologue, conscient de la gravité de la situation, alla lui-même déposer le prélèvement au laboratoire.

Sous le choc de cet enchaînement d'événements, je me retrouvai dans la rue, perdue. Pas loin de là se trouvait le cabinet de ma gynécologue. Ni une, ni deux, je décidai de lui parler de ce qui venait de se passer. Une fois encore, elle tenta de me rassurer, affirmant qu'il ne s'agissait que d'un kyste. Mais le radiologue disait qu'il y avait un risque de cancer ! Ah, ce médecin, connu pour être alarmiste. Peut-être n’étais-je pas la première à subir ses frayeurs.

Mi-rassurée, dans l’attente des résultats, je célébrerai mes trente-et-un ans. Mes préoccupations ne furent partagées qu'avec mon mari, ne voulant pas angoisser inutilement mes proches. Les bougies soufflées, la sentence tomba, irrévocable. C'était un cancer. J'avais un cancer.

La gynécologue, aussi choquée que moi, s’excusa platement pour la fermeté de son premier diagnostic. Les faits étaient là, il fallait avancer. Plus facile à dire qu’à faire : il me fallait maintenant digérer la réalité. Dans la voiture, je répétais ce mot terrible — "cancer" — sans vraiment me sentir concernée.

Ce jour-là, je récupérai mes enfants chez mes parents, avec qui j'avais une relation compliquée : un père que l'on pourrait considérer comme un pervers narcissique et une mère passive et dépressive. Encore sous le choc, je leur fis part de la nouvelle. Ma mère, abattue, se désola de ce sort qui s'acharnait, tandis que mon père prétexta une course pour annoncer à tout va le drame qu'il vivait. Leur manque d'empathie et de soutien m'atteignit profondément. Eux se voyaient comme les vraies victimes de cette histoire, et par la suite, ils continuèrent d'agir de façon maladroite.

Heureusement, je trouvai le réconfort et le soutien dont j'avais tant besoin auprès de mon mari, de ma belle-famille, du reste de ma famille et de mes amis.

**Le début du combat**

Dans le déni puis le désarroi, j'ai eu besoin d'un week-end entier pour pleurer toutes les larmes de mon corps, seule dans mon lit, tandis que Mathieu s'occupait de nos jeunes enfants. Mais maintenant, je devais me poser une question cruciale : comment allais-je me battre ? Oui, guérir d'un cancer est une bataille acharnée.

Mon début d'été s'est transformé en une série interminable de rendez-vous médicaux, de tests et de prélèvements. Je me revois dans cette salle d'attente, entourée de trois ou quatre autres femmes, toutes avec la même inquiétude dans les yeux. Il faisait si chaud que l'on nous proposa de passer par les sous-sols de l'hôpital pour atteindre une autre aile. L'expérience fut terrifiante, glauque ; j'avais l'impression que nous étions des déportées marchant vers un destin sombre. Et pourtant, les soignants étaient bienveillants, veillant à expliquer chaque geste, chaque acte, chaque nécessité.

En juillet, une équipe médicale s'est réunie à l'hôpital de Colmar pour décider du protocole à suivre pour me guérir. Paradoxalement, ma jeunesse jouait contre moi : la multiplication des cellules cancéreuses était plus rapide. Il fallait donc employer les grands moyens. On m'a expliqué que j'allais subir une série de traitements : chimiothérapie, mastectomie partielle, radiothérapie, hormonothérapie, reconstruction mammaire, puis un suivi à vie. Tout cela, dans cet ordre précis.

J'avais besoin de comprendre. Le jargon médical, les raisons pour lesquelles cela m'arrivait, comment cela se passait dans mon corps. Une curiosité salvatrice s'est emparée de moi, et je me suis plongée dans des lectures interminables sur le sujet.

Le début du traitement a été marqué par la première dose de chimiothérapie. Un produit rouge, que l'infirmière décrivait naïvement comme de la grenadine, s'écoulait lentement dans mes veines pendant deux ou trois heures. Je suis entrée dans le service d'oncologie presque insouciante, plus curieuse que craintive. Et cela a été... jusqu'à ce que je rentre chez moi. Les nausées et les vomissements ne me quittaient plus. Le médecin ajustait sans cesse les doses et les médicaments. Les anti-nauséeux puissants m'immergeaient dans un état semi-comateux. La fatigue devenait ma compagne constante. Et juste quand je commençais à aller mieux entre deux doses, le cycle recommençait. Rapidement, l'appréhension montait à chaque nouvelle séance. Aujourd'hui encore, l'odeur de l'hôpital et de la tisane à la verveine me soulève le cœur.

Comme si cela ne suffisait pas, j'ai attrapé une gastro-entérite. Plus rien, solide ou liquide, ne parvenait à passer mes lèvres. J'ai fini hospitalisée pour être réhydratée. Je me souviens du goût délicieux du Coca-Cola, avec lequel je mouillais mes lèvres sèches.

Mon poids était surveillé comme le lait sur le feu pour ne pas affaiblir davantage mon corps.

Il y avait aussi cet implant sous ma peau, relié à une veine, la chambre implantable pour les injections, visant à protéger mon capital veineux. Un autre stigmate que je devais porter longtemps, au cas où. Et puis, la perte inévitable des cheveux. Étonnamment, je l’ai bien vécu. Mais je me souviens de cette perruque épaisse et artificielle proposée par un coiffeur antipathique et soi-disant spécialisé. Plus tard, un vrai professionnel m'a aidée à trouver une perruque qui me convenait vraiment.

Le second protocole de chimiothérapie a apporté son lot de douleurs musculaires et articulaires. Encore une fois, mon rôle de mère s'est trouvé amputé. Mathieu a pris en charge toute la gestion des enfants – un des éléments qui certainement contribué à ce qu'il en ait la garde principale aujourd'hui.

Je me rendais aux séances de chimiothérapie accompagnée de Mathieu et de lecture, sur laquelle je n’étais jamais parvenue à me concentrer finalement. Je passais le temps à discuter avec mon mari pour le personnel soignant. Une fois ou l’autre, j’échangeais avec une “camarade” de chambre. Parfois, des femmes appartenant à une association passaient, proposant leur soutien. Une esthéticienne spécialisée offrait ses services, ses conseils et des produits adaptés : bandeaux de tête, crèmes, vernis protecteur (sans lequel les ongles finissent d’ailleurs par tomber !).

La chimiothérapie a accaparé six mois de ma vie. Pour survivre, j'ai dû me focaliser sur moi-même. Avant cette épreuve, j'étais auxiliaire de vie à domicile, un emploi contraignant, peu rémunérateur, et bien loin de mes aspirations. Mon rêve d'entrer en faculté de médecine avait été étouffé par un père convaincu que je n'en étais pas capable. Malheureusement, je l'avais cru.

**Résilience**

L'idée de profiter de ce temps de repos forcé pour reprendre mes études a été une lueur d'espoir dans les ténèbres. Mon rêve tout neuf de devenir professeure des écoles nécessitait désormais un master que je n'avais pas. Qu'à cela ne tienne, j'ai trouvé un programme de master à suivre en ligne. C'était mon objectif dès que je me sentais d'attaque.

Après la chimiothérapie, la mastectomie était la prochaine étape, en février 2016. Quand on vous demande comment vous vous sentez avant une telle opération, il est peu probable que vous répondiez par un sourire éclatant. Pour ma part, j'ai même été un peu agressive face à un chirurgien au regard penaud : " À votre avis, comment voulez-vous que je me sente ?" J'étais en colère, non, ça n'allait pas du tout !

Le réveil fut encore plus difficile. J'avais un masque à oxygène sur le visage, mais je ne pouvais pas respirer. L'infirmière, compréhensive, essayait de m'expliquer que je faisais une crise de panique et qu'il fallait respirer calmement. Elle imitait les inspirations et expirations à la bonne fréquence, mais j'étais piégée dans une spirale d'angoisse et incapable de réguler mon souffle. Finalement, on m'a administré un calmant. Tellement efficace que la chirurgienne a dû repasser trois fois dans ma chambre avant que je me réveille.

Le chirurgien en chef m'avait annoncé une « mastectomie partielle ». Cependant, ils ont découvert pendant l'opération que la tumeur était multifocale. On m'a retiré le sein en entier par mesure de précaution. En observant ma poitrine plate du côté droit sous les bandages, je n'éprouvais aucune tristesse : cette abomination n'était plus en moi, et je savais que la reconstruction suivrait bientôt.

À partir de là, j'avais rendez-vous quotidiennement à Colmar pour la radiothérapie. Contraignante, mais rapide et indolore, elle me permettait de me concentrer sur mes études et mon projet. Ce que je n'avais pas anticipé, c'était que le master, bien qu'en distanciel, devait être validé en présentiel... à Grenoble ! N'étant pas très débrouillarde, l'idée de m'y rendre m'effrayait. Heureusement, une amie pragmatique et efficace m'a convaincue du contraire en proposant de m'accompagner. Elle me convainquit que je n'avais rien à perdre et qu'au pire, nous visiterions la ville entre deux écrits. Je balançais entre les paroles décourageantes de mon père durant mon enfance, m'assurant que je n'en étais pas capable, et l'envie de prouver le contraire, ne serait-ce que pour remercier mon entourage qui m'avait soutenue dans ces moments incertains.

J'ai donc décidé de partir et de tenter ma chance, même avec des circonstances atténuantes en cas d’échec. Cependant, un premier médecin s'opposait fermement à mon projet. Il ne voulait pas que j'interrompe mon traitement de radiothérapie, ne serait-ce qu'un jour. Malgré ma détermination, il restait inflexible : à quoi servirait un master si je venais à mourir ? Heureusement, le chirurgien en chef, plus compréhensif, a approuvé mon besoin et a ajusté l’administration des rayons pour me permettre cette absence.

Je me suis donc présentée aux épreuves et j'ai validé mon master. Deux nouveaux défis se sont alors présentés : préparer le concours de recrutement des professeurs des écoles (CRPE) l'année suivante et entamer la reconstruction tant attendue de ce sein qui m'avait causé bien des misères. J'étais ravie de retrouver une poitrine normale, même si les chirurgiens ont refusé de me faire gagner quelques tailles de bonnet. Dommage, j'aurais bien profité de cette opportunité

**Renouveau**

Je décidai d'aborder ce concours par étapes méthodiques. Avec le CNED, je me consacrais exclusivement aux épreuves écrites de français et de mathématiques, convaincue que passer cette première étape dès la première année serait un exploit. Le français me semblait abordable, mais les mathématiques me terrifiaient malgré mon parcours en filière scientifique. Dès lors, mes journées étaient rythmées par les allers-retours pour accompagner mes enfants à l'école puis les récupérer le soir. Une fois mes devoirs maternels accomplis, je replongeais dans mes livres.

Le jour des épreuves écrites arriva enfin. En me garant sur le parking de la Foire aux Vins de Colmar, une vague de panique me submergea en voyant toutes les places occupées, signe du nombre impressionnant de candidats. Un appel de soutien à Mathieu me redonna courage. Si l'épreuve de français s'avéra plus difficile que prévu, celle de mathématiques fut étonnamment facile.

Soulagement : j'étais admissible pour les épreuves orales. Panique : je n'avais pas préparé la suite. J'entamai alors une période de révisions intensives, de bourrage de crâne. Ce crâne qui avait retrouvé ses cheveux, certes courts, mais suffisants pour intriguer le jury.

Cependant, je refusais de me laisser abattre. J'étais en vie, et je devais oser. Les oraux furent loin d'être une partie de plaisir. Mon manque de préparation se révéla parfois flagrant, et mon enthousiasme démesuré ne m'a pas été toujours favorable. Pour le dossier en Éducation Morale et Civique, j'avais choisi de traiter la laïcité. Cela me mit à dos un inspecteur persuadé qu'on pouvait aborder ce thème sans évoquer la religion. Je n'étais pas d'accord.

Le jour des résultats arriva. Devant l'écran de l'ordinateur, Mathieu derrière moi, je déroulais la liste des admis. Nom après nom, l'espoir s'amenuisait. Mais à l'avant-dernier nom, je vis enfin le mien. Les larmes de joie coulèrent. J'avais réussi ! Je ressentis une immense fierté, partagée pour la première fois par mon père. Il ne le dit pas en face, peut-être trop difficile à admettre, mais il me l'écrivit. Il pouvait enfin cesser de projeter ses rêves de réussite sur ses enfants, même si ma sœur avait suivi des chemins plus périlleux.

C'était une véritable revanche sur la vie. Ce début d'une nouvelle aventure professionnelle marquait aussi la fin – Mathieu en était pleinement conscient – de notre couple, déjà fragile avant même la maladie. J'étais sur le chemin de la guérison et, en y croyant, j'avais retrouvé foi en moi-même et en la vie. J'avais acquis l'autonomie nécessaire pour partir. Pour me reconstruire ailleurs et différemment. Une vie où je voyais moins souvent mes enfants, mais où ils me voyaient m'épanouir.

Pour me construire. Tout simplement.

